



EMMA NEWMAN

AFTER ATLAS

Nouveaux
Millénaires

AFTER ATLAS

Du même auteur
dans la même collection

Planetfall

EMMA NEWMAN

AFTER ATLAS

roman

Traduit de l'anglais
par Patrick Imbert

Nouveaux
Millénaires

Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
AFTER ATLAS

© Emma Newman, 2016

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2018

À ma mère,
la seule femme au monde
capable de traverser autant d'épreuves
et d'en sortir encore plus merveilleuse qu'avant.

REMERCIEMENTS

Avant d'en venir à ce livre, je tiens à remercier l'équipe de Roc d'avoir si bien présenté *Planetfall* au monde entier. C'était la première fois qu'on chroniquait l'un de mes livres dans le *New York Times* et le *Washington Post*, une expérience fantastique ! J'aimerais aussi remercier celles et ceux qui en ont parlé, sur Twitter ou ailleurs, celles et ceux qui ont forcé leurs amis à le lire (on m'a dit que c'était arrivé plusieurs fois !). La visibilité des livres de SF écrits par des femmes est un dur combat, et vous m'avez tous énormément aidée.

Je remercie Jennifer Udden pour les trucs habituels que j'écris à la page des remerciements (ça reste vrai), mais plus particulièrement pour le mail que tu m'as envoyé après avoir lu la version 1.5 de ce livre. Ton message m'a fait rire et m'a donné envie de croire que j'avais fait quelque chose dont je pouvais être fière après cette année infernale.

Merci à Pete and the Bean, comme toujours, pour m'avoir nourrie et choyée.

Je remercie également de tout mon cœur Rebecca Brewer, mon éditrice. Merci d'en avoir demandé plus. Merci de m'avoir poussée à creuser alors que la peur me tétanisait. Grâce à toi, ce livre est meilleur. On ne le dit pas assez aux éditeurs, à mon humble avis.

I.

C'est dans ce genre de moments, dissimulé dans l'ombre d'une porte d'immeuble, guettant l'arrivée d'un vendeur dont la légalité des activités reste au mieux douteuse, que j'aimerais pouvoir manger comme tout le monde. Je regarde ces gens se dépêcher de rentrer dans leurs chaudes petites boîtes bien éclairées pour retrouver leurs divertissements favoris, un repas chaud à portée de bouton. Ils attendront devant leurs imprimantes, des dizaines de minuscules becs à la précision chirurgicale cracheront une saloperie artificielle, des lasagnes ou n'importe quoi d'autre, leurs estomacs gargouilleront, leurs bouches saliveront et... bon Dieu, l'idée me flanque la nausée. Je les envie autant qu'ils me dégoûtent.

Il fait froid et humide, un soleil de novembre éclaire le milieu de l'après-midi, et je suis au-delà de l'épuisement. La satisfaction d'avoir bouclé ma dernière enquête n'a pas fait long feu avec cette faim qui me tenaille. Je ne désire plus qu'une chose, que cette camionnette se pointe enfin. Acheter ce dont j'ai besoin, rentrer chez moi et fermer la porte sur tout le reste. Je vais me préparer un ragoût, me suis-je juré, comme un père promettant un jouet à son gamin grognon s'il se tient bien. Il reste une bière au frigo. Et s'ils ont de la farine (j'essaie de ne pas trop l'espérer), je ferai des boulettes, denses et croustillantes à l'extérieur, comme les aiment les Anglais. Je n'ai rien avalé depuis ce matin, un maigre petit-déjeuner trop matinal. La simple évocation de *l'odeur* de ce ragoût

suffit à me faire sourire. Je ferme les yeux quelques instants, remonte mon col, plonge les mains dans mes poches. J'espère qu'ici, dans ce renforcement, personne ne me remarquera. Aucune envie qu'un promeneur s'autorise à venir me parler parce qu'il m'a vu aux infos ou dans un fil d'actu.

Une femme passe devant la porte, tourne la tête vers moi et se fige sur place, comme si elle attendait une réponse de ma part. Je recule dans l'ombre quand elle se met à rire, craignant qu'elle m'ait reconnu, avant de comprendre qu'elle s'adresse à un avatar projeté par sa puce. Elle se promène avec un ami, parle et glousse très fort. Quand je signale ma présence, elle sursaute en clignant des yeux, m'apercevant pour la première fois, et marmonne des excuses en norvégien.

J'appuie la tête contre la porte derrière moi, laissant mon pouls s'apaiser.

« Souhaitez-vous jouer à quelque chose pour patienter ? demande Tia.

— Non. » Et voilà, maintenant c'est moi qui donne l'impression de parler tout seul. Aucune importance, de toute façon. La plupart des gens que je croise dans cette petite rue miteuse de Londres jacassent avec leur avatar projeté ou, comme moi, s'adressent à leur Assistant Personnel Artificiel, dont la voix résonne directement dans leur cerveau via leur puce neurale.

« Nous nous trouvons non loin d'une arène dédiée à un nouveau jeu urbain augmenté, dont la période d'essai gratuite de...

— Non.

— Souhaitez-vous que je cesse de vous proposer des interactions urbaines augmentées quand vous n'êtes pas en service ?

— Oui. Pourquoi as-tu commencé à les proposer, d'ailleurs ?

— Un changement récent dans les conditions d'utilisation entre...

— Laisse tomber, Tia. Je n'ai pas besoin de le savoir. » Règle numéro un de tout changement dans les conditions d'utilisation : ça ne profite pas à l'usager, quoi qu'on en dise.

Qu'est-ce qu'il fout, ce van, merde ?

Je vérifie l'heure. À peine 17 heures. J'ai l'impression qu'il est 2 heures du matin. Une palpitation régulière me martèle le crâne, ma faim empire. Jusqu'à maintenant elle me ron-geait, avec de brefs moments d'étourdissement, mais là, j'ai envie de tuer quelqu'un. Arrive enfin le ronronnement sourd du moteur de la camionnette, j'émerge de mon réduit quand elle se gare, traînant mon petit cabas à roulettes derrière moi, prêt à me faire une place aux premières loges quand les portes arrière s'ouvriront.

Dans la foule compacte qui s'amasse autour de moi, tout le monde a réglé son profil sur privé. J'ai fait de même. Je reconnais quelques têtes, croisées dans d'autres marchés improvisés. Il y a cet homme, avec son chien minuscule qui mord quiconque s'approche de trop près. Petite saloperie. Et cette femme au parapluie, qui a bien failli me crever l'œil plusieurs fois, qui le sait parfaitement et qui s'en fout, bien sûr. Pourquoi se soucier d'un consommateur concurrent ? Je repère aussi la charmante vieille dame qui pourrait jouer le rôle de la plus gentille grand-mère du monde dans la pub immersive d'un grand magasin, à Noël, mais je sais qu'elle se tient prête à planter ses talons dans les orteils de ceux qui la pousseront.

Le conducteur descend, longe l'aile de son véhicule, puis fait coulisser la porte latérale, juste assez pour sortir une table pliante, pendant que son passager le rejoint, l'œil sur la ruelle. Ils viennent tout juste de livrer un supermarché, un peu plus haut, un établissement – comme tous les autres – beaucoup trop cher pour la plupart des gens. Ses rayons débordent de légumes parfaits, on y trouve même un comptoir proposant de la viande fraîche – de l'authentique viande, issue d'authentiques animaux –, le tout nimbé d'une douce lumière étincelante. Je le sais par les publicités immersives qui s'immiscent parfois en moi, avant que Tia referme la faille

qu'elles ont exploitée pour m'atteindre. Cuisiner avec de la vraie nourriture, c'est l'apanage des riches. Assez riches pour l'acheter, en tout cas. Assez riches pour avoir la place et la terre pour la faire pousser, ou assez riches pour payer l'espace et le matériel pour que *d'autres* la fassent pousser à leur place.

Ce marché ambulant témoigne de la capacité humaine à tirer profit de toutes les niches de consommation possibles. Le conducteur arrive de chez un grossiste qui a bien compris qu'on trouvait des gens prêts à acheter comptant les stocks dont les supermarchés ne veulent pas. Les produits refusés finissent dans des cartons, chargés dans la dernière livraison du jour, pour être vendus dans ces ruelles qui puent la pisse et la misère. La nôtre déborde maintenant de gens qui se débrouillent assez bien pour dépenser leur argent dans des produits considérés comme un luxe, mais pas assez pour le faire dans un beau bâtiment, tenu par des employés impeccables, où l'on offre du vrai champagne à l'entrée.

Moi, en tout cas, je ne me débrouille pas assez bien pour ça. J'ai consenti d'immenses sacrifices pour m'offrir cette nourriture. Je doute que les autres doivent renoncer à plusieurs années de liberté pour acheter chaque semaine quelques légumes tordus. Je fronce les sourcils, mécontent de cette formulation. Pourquoi ne pas tourner ça autrement, comme le ferait Dee ? « C'est un choix merdique, dirait-elle, mais au moins tu as choisi tout seul. »

Ça sonne différemment quand elle n'est pas avec moi. Peu importe la façon dont je l'exprime, ça n'altère en rien la profonde injustice de tout ce bordel. Mais quelle que soit la valeur de mes sacrifices, ça ne me donne pas plus de droits que les autres qui, lentement, avec réticence, forment une file. Quelques instants plus tard, je me retrouve derrière la vieille dame et je fais bien attention où je mets les pieds. L'homme au chien patiente un peu plus loin, son irritation parfaitement exprimée par les grognements vicieux de son espèce de gros rat. Un choc léger, mais douloureux, m'ébranle le crâne. Je me retourne, apercevant aussitôt la femme au parapluie.

« Désolée, s'excuse-t-elle avec un sourire faux.

— Il ne pleut pas, j'articule en serrant les dents.

— Oh, ça s'est arrêté ? » Elle fait semblant de ne pas l'avoir remarqué et persiste à ne pas replier son sale truc. Je repère un léger étrécissement dans son regard et me détourne, inquiet à l'idée qu'elle m'ait déjà vu quelque part.

Je remonte un peu plus mon col, comme pour me protéger du vent, mais surtout pour dissimuler mon visage dans la mesure du possible. Des caisses de produits ont été sorties du van, le conducteur en a déjà ouvert une. Il exhibe quelques carottes, toutes énormes, déformées, laides comme les fétiches d'un antique rite occulte. Il en brandit une devant la foule, qui s'esclaffe en constatant à quel point elle évoque un coureur, avec sa racine double et ses embryons de bras. Des navets atterrissent à côté des carottes, puis des oignons. Comme si l'univers savait que je comptais cuisiner un ragoût.

« Pas la peine de pousser, braille le conducteur, y en a plein, ce soir. Et des pommes à cuire, aussi, dès que le petit jeune, là – il désigne son assistant du pouce –, les aura retrouvées. »

Tia m'informe que l'APA du vendeur a pris contact et que la transaction a été validée. Je n'ai plus qu'à prendre ce que je souhaite, nos APA feront le reste. J'efface une notification m'avertissant que les ingrédients que je m'apprête à acheter ajouteront trois heures à mon contrat pour couvrir la dépense.

La queue progresse alors que les premières transactions sont rapidement conclues. Quatre personnes patientent devant moi, je suis déjà en train de réserver mentalement les légumes qui, je l'espère, seront toujours là quand viendra mon tour. Le vendeur examine la file des clients, m'aperçoit et sourit. Un message audio enregistré arrive quelques secondes plus tard, j'autorise Tia à me le passer.

« J'ai de la farine pour vous, dans le van... et du sucre, aussi. Il faudra tamiser un peu parce que ça provient d'un écoulement accidentel, mais pas de problème, l'usine est propre. C'est gratuit. Mon fils vous les donnera devant la camionnette, quand vous aurez pris vos légumes. »

M'a-t-il envoyé ça par erreur ? Le message continue.

« Je sais que vous êtes le flic qui a chopé l'autre cinglé, là, celui qui tuait des bébés, dans le Nord. J'ai vu ça aux infos. Je vous ai reconnu... Celui qui m'achète des légumes. Il y aura toujours un petit extra pour vous. Ne le dites à personne, c'est tout. La prochaine fois, j'apporterai du bœuf, si j'arrive à en sortir. J'ai un petit-fils, un nouveau-né, vous comprenez ? Du même âge que ce pauvre môme... le dernier que cet enfoiré a tué. »

Le message s'arrête là, et pour la première fois depuis des lustres, je décide de regarder un autre humain dans les yeux parce que j'en ai sincèrement envie. Il croise mon regard, hoche la tête et sourit. Je souris moi aussi à cet homme dont je ne sais rien. Il détourne les yeux pour servir le client suivant, je me retrouve seul à accuser le coup du premier acte de gentillesse à mon égard depuis plusieurs années.

La file progresse encore, et même si le parapluie me heurte à nouveau, toute colère m'a déserté. J'ignore la douleur en attendant mon tour avec une patience renouvelée. Il restera quelque chose pour moi. J'en suis certain, maintenant.

Les minutes passent, mais soudain, les poils de ma nuque se hérissent. J'ai la très nette impression qu'on m'observe. Ce n'est pas la femme derrière moi – je l'entends se disputer avec son voisin, lui aussi incommodé par le parapluie. Non, il s'agit de quelqu'un d'autre. J'enfonce le menton dans mon manteau, murmure à Tia :

« Qui est dans cette foule ?

— Dans un rayon de dix mètres, à l'exception du chauffeur et de son assistant, tout le monde a réglé son profil sur privé.

— Lis-les quand même.

— Vous n'êtes actuellement pas en service. Fournissez-moi une raison valable. »

Je n'ai rien à offrir, alors j'opte pour le mensonge. Si j'en fais trop, le système repérera mon intrusion dans un espace personnel privé. « Possible activité criminelle en cours. » Je m'arrête là, espérant les convaincre.

Mon bluff fonctionne. Je suis bien noté au ministère de la Justice, rien dans le système n'évoque le moindre abus de pouvoir. On m'accorde le bénéfice du doute. Tia obtient les informations que tous les gens autour de moi afficheraient spontanément s'ils avaient réglé leur profil sur public, les superposant à ma vision comme si le texte flottait au-dessus de l'asphalte, à côté. Avant même que j'examine la liste, Tia a déjà surligné un profil et l'affiche devant moi, près d'une commande que j'ai programmée il y a des années. Le profil est désormais plus grand que les autres. Un mot clé clignote.

Journaliste.

Et merde. Non, non, non. Pas maintenant.

Mon omniprésente paranoïa réagit aussitôt, mes paumes se mettent à suer. Il a dû me suivre depuis la station, vieille école. Je parcours son profil, puis sélectionne le lien vers son travail. Il a écrit plusieurs choses sur l'Éclairéuse. Bien sûr. La moitié des journalistes en activité a pondu des conneries sur cette folle qui a construit un vaisseau spatial baptisé *Atlas*, avant de partir trouver Dieu avec ses fidèles. L'article le plus récent concerne la capsule qu'ils ont laissée derrière eux, à ne pas ouvrir avant quarante ans, celle qu'on ne va plus tarder à ouvrir, justement, celle dont j'ai ordonné à Tia de supprimer toute mention dans mon flux d'infos. L'ouverture est annoncée dans moins de quinze jours, et les spéculations sur son contenu sont passées d'irritantes et occasionnelles à constantes et insupportables.

J'essaie de rester calme, je sais que je réagis trop vite avec ce genre de types, et si je ne tire pas rapidement le rideau là-dessus, ça pourrait revenir aux oreilles de mon superviseur psy.

« Montre-le-moi dans la foule, Tia. »

Une petite flèche bleue apparaît à droite de mon champ de vision, je me tords le cou jusqu'à ce que la flèche disparaisse, au profit d'un chauve à la peau noire, vêtu d'un lourd manteau gris, clairement surligné en bleu. Il me regarde droit dans les yeux. Une seule seconde de contact visuel suffit à faire grimper mon rythme cardiaque. Une notification est

aussitôt envoyée à MonMed. Je détourne les yeux le plus vite possible, espérant silencieusement qu'il reste à sa place.

Espoir ridicule, bien sûr.

Il n'y a plus qu'une personne devant moi, désormais, et les légumes que j'ai repérés sont toujours là. Je voudrais m'enfuir, mais il me faut cette nourriture. J'ajoute un « Ne pas déranger » à mon profil personnel, sachant parfaitement que ça ne tiendra pas ce parasite à distance. Pire, ça lui donnera encore plus envie de m'emmerder. Ces connards de journos sont particulièrement vicieux.

Il s'approche, je serre les poings dans mes poches. Je fixe mon attention sur la table, le nez collé à mon col relevé, mais ça ne changera rien. Mon instinct me hurle de me planquer quelque part.

« Monsieur Moreno, lance-t-il, même si son APA lui rappelle l'avis NPD sur mon profil.

— Je n'ai rien à dire.

— Je ne suis pas là pour vous parler de cette enquête. »

Je canalise mon dédain dans un long regard en biais. « Je sais.

— C'est juste un...

— Foutez-moi la paix, je siffle au moment où la personne devant moi termine sa transaction.

— Ce n'est pas très poli.

— Le harcèlement non plus », je réplique, avant d'indiquer les légumes que je veux acheter, furieux que ce connard me gâche l'occasion de remercier personnellement le vendeur pour sa gentillesse. Je tends le petit sac en toile que j'ai apporté ; carottes, oignons et navets s'y engouffrent rapidement. Même si ce n'est plus à la mode, je tends la main vers le vendeur et serre la sienne fermement. « Merci », lui dis-je alors que nos APA enregistrent l'achat.

Il me sourit à nouveau. « Faites la queue comme tout le monde, si vous souhaitez acheter, lance-t-il au journos. Ces braves gens attendent depuis longtemps.

— Vous venez de me passer devant ! » gronde la femme au parapluie, entraînant les protestations des gens derrière elle. Alors que le journos s'extirpe de la file, je me glisse le long du van et récupère deux petits sacs que je range directement dans mon cabas, avant de remercier aussi le fils du vendeur.

J'arrive à m'éloigner de quelques mètres avant que le journos me rattrape. « Monsieur Moreno, je ne suis pas comme les autres. Je veux travailler avec vous. Vous avez forcément envie de contrôler un minimum ce que les gens disent de vous ? De votre mère ?

— Je vous interdis de diffuser le film de cette entrevue, même chose pour l'enregistrement de cette conversation. Si c'est publié, j'activerai mes contacts au ministère de la Justice pour... »

Il sourit, lève les mains comme pour me barrer le passage, me forçant à m'arrêter. « Pas la peine de me menacer. Je ne suis pas stupide au point de déconner avec un inspecteur du MdJ, pas vrai ?

— C'est déjà le cas. » J'essaie de le contourner, conscient du fait qu'il est plus grand que moi.

« Je veux simplement explorer l'impact de... »

— Dégage. » Je le dépasse, mais il me suit. « J'enregistre tout ça », dis-je, même s'il le sait forcément. Autant me couvrir.

« Beaucoup de gens veulent savoir qui vous êtes, monsieur Moreno. Ils veulent savoir comment vous allez. Le réseau a reçu plus de trois millions de messages après la diffusion du premier documentaire sur vous et votre père. Trois millions de personnes qui ont pris la peine de nous contacter. Des milliers d'entre elles ont envoyé des cartes, des cadeaux. Vous le saviez ? Avec un seul documentaire. Imaginez les effets d'un second. »

Ce documentaire. Je m'arrête, luttant pour contrôler ma colère, alors qu'un fil d'avertissement de MonMed apparaît sur le côté gauche de mon champ de vision. Il affiche

une pression sanguine élevée, un taux de cortisol et d'adrénaline trop important, ce qui résume froidement mon envie impérieuse de coller une droite à cet abruti.

« Les gens veulent vous aimer, Carlos, ils veulent... »

Je me retourne vers lui, le sac m'échappe des doigts, tombe dans une flaque. « Ils veulent ce que tu leur ordonnes de vouloir, je crache. Dis la vérité, pour une fois. Je te rapporte du fric, c'est tout. Moi, je ne t'intéresse pas. Mon histoire encore moins.

— Au contraire, proteste-t-il, ses dents très blanches contrastant avec sa peau sombre. J'aimerais beaucoup savoir pourquoi vous avez dépensé une somme pareille pour ces légumes pourris. Avec votre rémunération ? C'est un peu extravagant, non ? »

J'entends presque Dee m'ordonner de reculer, comme elle l'a fait le jour de notre rencontre, quand j'ai failli frapper l'éducateur qui voulait nous kidnapper par charité. Malgré les centaines de kilomètres qui nous séparent, Dee m'accompagne toujours. Je refoule ma colère, sachant pertinemment que ce type n'en vaut pas la peine. Ce n'est ni le premier ni le dernier à me harceler. Je ne peux pas prendre le risque d'une petite croix noire sur mon dossier. « Je vais partir, maintenant, et si tu me suis, j'appelle une équipe d'intervention à côté de laquelle les brigades antiterroristes auront des airs de boy-scouts. »

Je ramasse mon sac, m'oblige à m'éloigner de lui. J'écoute ses pas, puis soupire, soulagé, quand je comprends que mon bluff a fonctionné. Il marche dans la direction opposée.

« MonMed signale un niveau de stress alarmant, m'avertit Tia au moment où je commence à trembler. Souhaitez-vous jouer à un jeu pour vous calmer pendant que nous marchons vers la station ?

— Non, Tia. Appelle Dee pour moi. Je... je dois parler à Dee. »

2.

Je ne dirais pas que j'aime la violence, mais il existe peu de choses plus satisfaisantes qu'un tir parfait à plus de cent mètres, quand la balle éclate le cylindre. C'est alors que les tentacules jaillissent et que je passe au canon laser à large spectre, car ces machins volent si vite qu'il est presque impossible de les descendre un par un. Après quelques coups bien placés, la créature entière émerge du cylindre pour filer sur la poussière rouge, mais je lui balance une grenade sur son derrière gélatineux, avant qu'elle se mette à couvert. Une nouvelle tache à la surface de Mars. Dee m'encourage. Je lui souris en rangeant le canon, avec l'impression d'être un putain de tireur d'élite, au moment où les scientifiques que j'ai sauvés sortent du transporteur en rampant.

L'un d'eux, une femme, s'approche de moi. Je ne distingue pas grand-chose d'elle, dans son épaisse combinaison environnementale, mais elle est belle. Je ne peux m'empêcher de sourire devant l'admiration que je lis dans ses yeux bleus, immenses, épatés par mon évidente habileté.

« Incroyable, ce tir, dit-elle avec un accent anglais bien plus prononcé que le mien. Si vous avez une seconde, j'adorerais vous montrer une petite sélection de la nouvelle collection Abeline & Colson.

— Putain de merde », je siffle, alors qu'une boîte de dialogue apparaît à droite de mon champ de vision.

Souhaitez-vous bloquer les publicités dans les dialogues ?

Annonce qui ne colle même pas aux personnages. Comment ces têtes d'œuf du marketing peuvent croire que leur merde fonctionne ? Je suis remonté à bloc après un combat qui a duré au moins vingt minutes, et la dernière chose dont j'ai envie, c'est bien qu'un foutu personnage – qui va évidemment me dévoiler une partie de l'intrigue – me demande si je souhaite passer en revue un assortiment de shorts cousus main. Je sélectionne l'option « oui » d'un battement de cils, puis confirme le micropaiement.

Nous avons remarqué des niveaux élevés d'irritation à la suite de publicités intégrées. Souhaitez-vous bloquer toutes les publicités sur ce serveur ?

Oh, j'aimerais beaucoup, mais je regarde le prix et même si ça n'est pas si cher, je sais que je ne peux pas me permettre de claquer quelques livres par-dessus la jambe comme je l'ai fait ce soir. C'est bien le problème, avec ces immersives violentes : dès que le système limbique entre en jeu, mes fonctions cognitives supérieures sont foutues.

« On continue, Carl ? demande Dee.

— Ouais, je réponds, refusant l'offre et sa boîte de dialogue afférente. Désolé. »

« On a un autre transporteur à l'avant-poste, mais son équipage n'a pas donné signe de vie, dit la scientifique, de retour au dialogue du jeu, comme si rien ne s'était passé.

— On va voir ça, rétorque Dee, avant de me lancer son sourire habituel, celui qu'elle a toujours entre deux combats, celui qui promet fun et violence.

— Prenez notre “porter”, poursuit la scientifique. On arrivera au bunker. Et ensuite... peut-être qu'après... » Elle me regarde de haut en bas, puis lance un sourire lubrique à Dee. « Vous pourriez revenir tous les deux... pour un débriefing.

— Ouais, on va faire ça, glousse Dee, avant de prendre place aux commandes du transporteur alors que les derniers

scientifiques sautent de l'arrière du véhicule et filent se mettre à l'abri.

— Tu as changé les paramètres ? je demande en me sanglant sur le siège passager. Je croyais que les scientifiques martiens affamés de sexe te sortaient par les yeux ? »

Dee hausse les épaules. « Je me suis dit qu'un petit changement... J'aime bien ces dialogues merdiques. Ça ressemble aux bons vieux films d'horreur, tu sais, les classiques... Tu les as vus ? C'était vraiment du porn, en fait. Je me disais que ça ne te ferait pas de mal de te lâcher un peu. Sans mauvais jeux de mots.

— N'importe quoi. » Nous éclatons de rire tous les deux.

Elle a raison, cela dit : j'en avais besoin. Quand j'ai finalement réussi à la joindre, j'étais presque rentré chez moi, grignotant un cornet de marrons chauds achetés au seul vendeur de rue de Londres auquel je fais confiance. Sur le moment, je ne pouvais pas encore parler de ce qui s'était passé. Je l'avais déjà refoulé. Dee voyait bien que j'étais énervé. « Tu veux dégommer des aliens sur Mars ? » avait-elle demandé, sachant que j'avais besoin de passer mes nerfs sur quelque chose. Rien de mieux qu'une immersive ultraviolente avec un scénario fin comme du papier à cigarette et des graphismes impeccables pour m'aider à me calmer après une enquête. « Tu crois que les scientifiques sur Mars connaissent ce jeu ?

— Tu plaisantes ? La moitié d'entre eux se sont probablement fait un max de fric en enregistrant leur environnement pour la boîte qui produit le jeu.

— Je me demande s'ils y jouent. »

Dee ne répond pas, se concentrant sur la conduite du transporteur qui traverse un terrain accidenté. Elle prend toujours les commandes, parce qu'elle est meilleure que moi. Ça ne me dérange pas, d'ailleurs. Il y a souvent une tourelle à manœuvrer pour passer le temps. Ce transporteur, cependant, n'est qu'une grosse Jeep blindée. Je n'ai rien à faire, à part attendre la prochaine scène.

Je contemple le ciel orangé par la fenêtre, le brun et l'ocre sombre du paysage martien. J'ai beau savoir que tout ceci n'est qu'illusion, impossible d'en nier la réalité. Les images forment une intelligente combinaison directement sur mes lentilles, puis les données sont envoyées à ma puce, où tout conspire pour me faire voir et entendre des choses inexistantes qui, littéralement, proviennent d'une autre planète. La véritable station martienne est opérationnelle depuis plus de dix ans, la planète est étudiée depuis environ soixante ans, et personne n'y a jamais décelé la présence d'extraterrestres, de robots, ou plus précisément d'extraterrestres pilotant des robots, comme on en trouve dans ce jeu. Ici, la seule chose réaliste, c'est le décor, et la façon dont mon cerveau s'en contente, heureux de baigner dans ce doux mensonge, alors que mon corps est allongé sur mon canapé, chez moi. Si je pouvais, serais-je capable de tout plaquer pour me porter candidat à un poste sur Mars ? Qui oserait faire une chose pareille ?

Ma mère, bien sûr. Mais elle n'a pas choisi Mars. Je frissonne, chassant cette femme de mes pensées, brièvement irrité par ce journaliste qui, une fois de plus, a remué toute cette merde. Je n'ai aucun désir de quitter la Terre, tant pis pour ceux qui pensent que c'est mon souhait le plus cher. Et je ne parle même pas des fils d'actu. Ils aimeraient tant que je sois l'incarnation même du héros tragique et abandonné, le regard levé vers le ciel étoilé, ruminant son amertume d'être resté sur Terre. Qu'ils aillent se faire foutre. Je suis quelqu'un d'autre. Certainement pas celui qu'ils fantasment.

« Tu es bien silencieux », constate Dee.

La lumière orange traverse le plastiverre de son casque, soulignant de bronze les mèches couleur paille égarées autour de ses yeux, donnant à sa peau pâle une couleur de forge. Je voudrais lui raconter l'incident avec le journos, mais je refuse de répéter les mots qu'il a prononcés. Si je m'y abaisais, tout me semblerait trop réel. De toute façon, Dee m'entend

râler et pester là-dessus depuis des années. Pas la peine de lui infliger une énième diatribe.

« Ça doit être dur en ce moment, poursuit-elle, tout ce délire autour de cette capsule... C'est assez pénible. Et puis ce documentaire... N'importe qui aurait du mal à gérer un truc pareil. »

Je m'arrache au faux paysage martien pour la regarder, sentant le stress et la peur que j'essaie de fuir s'infiltrer dans ce monde virtuel. « Quel documentaire ? » Le journos a-t-il délibérément oublié de me dire qu'il était déjà réalisé ? Ou parle-t-elle d'un autre ?

« Merde. Tu n'étais pas au courant ? » Elle se mord la lèvre.

« Quel documentaire ? » je répète. Il y en a eu plusieurs, au fil du temps, chacun ponctuant les anniversaires à sa façon. J'avais dix ans quand on a diffusé le premier. *After Atlas*, ça s'appelait. Ceux qui l'ont tourné ont poussé mon père à la dépression. Et ce putain de journos a le toupet d'essayer d'en faire quelque chose de *positif*.

« Eh bien... ça fait quarante ans qu'ils sont partis. Et avec la capsule qu'on ne va pas tarder à ouvrir... » Elle n'a pas besoin de finir sa phrase. « Je l'ai vu sur le planning, au boulot. Je ne savais pas si je devais t'en parler. Je me suis dit qu'ils t'avaient peut-être contacté. »

J'inspire un grand coup. « Quelqu'un m'a harcelé, tout à l'heure, quand je rentrais chez moi. » Inutile d'évoquer la camionnette et le marché parallèle. Dee ne comprendrait pas. « Il m'a bien parlé d'un documentaire, mais je croyais qu'il n'était pas encore tourné.

— Oh, si, si, il a été tourné, répond Dee. Personne ne t'a envoyé de mail ?

— Certains ont dû essayer, oui. » Mon boulot est dur et je ne l'ai pas choisi, mais je bénéficie au moins de quelques avantages : je peux m'offrir une sécurité personnelle dernier cri à un tarif imbattable. Suffisante pour empêcher les fouille-merde de savoir où je vis, en tout cas. Suffisante pour

leur interdire de pirater mes données dans le Cloud. Suffisante pour rendre mon existence un peu moins infernale. Ils finissent toujours par trouver ma boîte mail publique, cela dit, celle que la loi m'impose. À chaque anniversaire, à chaque commémoration du jour où *l'Atlas* est parti trouver Dieu sur ordre de cette cinglée, ma boîte croule sous les demandes d'interviews. Mon APA les filtre autant que possible, mais quelqu'un parvient toujours à me joindre. Si Dee n'était pas là, je ne me permettrai même pas ce petit break. Je n'ai pas les moyens de m'offrir un serveur de jeu privé, et elle non plus, d'ailleurs. Non, je refuse de contempler ce puzzle d'un œil professionnel. Je m'estime heureux d'être simplement dérangé par des publicités intégrées débiles, et pas par un abruti qui cherche à me contacter au milieu d'une fusillade.

« Mais tu n'as pas envie de t'assurer qu'ils disent la vérité ? »

— La vérité ne les intéresse pas, Dee. Ils veulent une histoire à raconter, c'est tout.

— Et tu ne veux pas que cette histoire soit vraie ? »

Je fronce les sourcils. Elle parle sans quitter des yeux le pare-brise. Dunes et rochers s'étalent à perte de vue, devant. Dee pilote le transporteur vers un point brillant, à l'horizon. « Je me fous de ce qu'ils pensent.

— D'accord, mais le dernier stipulait que tu avais de graves problèmes à cause des...

— Dee, seules les IA n'ont pas de problèmes. En quoi ça te concerne, de toute façon ? »

Elle me regarde, sourit un peu, mais quelque chose me met mal à l'aise. « Je m'inquiète pour toi. Regarde-toi. Tu es maigre comme un clou. Tu manges correctement, au moins ? »

Je hausse un sourcil, pas vraiment impressionné.

« Je mange toujours correctement.

— Tu es trop maigre. Ça doit être le stress. Je ne veux pas t'embêter, Carl – je sais à quel point ça doit être affreux, tout ça. Merde, les trucs qu'ils disent sur ta mère... ça énerverait n'importe qui. »

Les trucs qu'ils disent sur ma mère... Ça m'énervait quand j'étais môme, oui. Je les croyais. À l'époque, je n'avais pas les moyens de filtrer les fils d'actu. Je pouvais lire ce que tout le monde pensait d'une mère qui avait abandonné son bébé pour partir avec *l'Atlas*. On organisait des débats entiers sur sa décision, on la comparait aux pires mères de l'histoire. Elle était toujours dans le Top 10. D'autres avaient aussi abandonné leurs enfants pour embarquer sur le vaisseau, mais ça ne comptait pas. Cinq nouveau-nés, dix adolescents, de nombreux jeunes adultes. En tant que bébé, j'étais un peu plus voyant. Et tous les autres avaient été laissés par leur *père*. On aurait dit que les médias du monde entier nourrissaient une rancœur particulière pour cette femme. Les hommes, non, mais elle, oui.

On la voyait comme la pire représentante de l'espèce humaine. Je n'étais pas assez mûr pour comprendre que ces putains de sangsues n'avaient aucune idée de ce que ma mère pensait en embarquant sur ce vaisseau. Et ils compensaient leur haine par une sorte de pitié à mon égard. J'étais incapable de saisir qu'ils me considéraient comme un simple personnage dans leur mélodrame personnel. Un acteur, rien d'autre.

« Carl ? » La voix de Dee est aussi douce que d'habitude, mais elle attend une réponse et je n'ai rien à partager. « Tu n'as pas envie que les gens sachent à quel point toutes ces conneries peuvent faire mal ? »

Je n'ai plus envie de penser à tout ça. J'examine mon environnement immédiat, à l'affût d'une créature hostile à descendre sans réfléchir. Rien. Pourquoi les concepteurs du jeu ont-ils laissé ces temps morts entre deux actions ? La prochaine station est à plusieurs kilomètres, simple pelote de lumières, au loin. Quelque chose va forcément débarquer sans prévenir, ouvrir le feu, débouler d'un rocher, bousiller le moteur. Mais non. C'est comme si on tenait à ce que je reste là, pendant que Dee...

Pendant que Dee m'interviewe.

Je garde le silence quelques instants, luttant pour contrôler ma colère. Je n'arrive pas à croire que Dee soit de mèche avec ces parasites. Eux contre nous. Ça l'a toujours été. Dès notre rencontre. Depuis le premier jour.

Des bribes de souvenirs reviennent après toutes ces années. Un conteneur noir, à peine éclairé par une unique trappe brillante de ciel bleu, au plafond. L'odeur de vomi et d'urine. Des sanglots, dans un coin. Des gens qui marmonnaient dans une langue que je ne comprenais pas. Des mains qui m'avaient doucement saisi les poings, pour les immobiliser.

« J'aurais pu lui casser la gueule ! » avais-je crié dans le noir. En face de moi, le visage n'était qu'un reflet de lumière sur un œil humide.

« Il t'aurait tué. » Malgré les circonstances, j'étais soulagé d'entendre de l'anglais. « Calme-toi. On n'a pas encore été débarqués.

— Barrons-nous avant que ça se produise ! » J'étais encore adolescent, sale, blessé, couvert de plaies après avoir tenté en vain d'échapper à mes ravisseurs, avant qu'on me jette dans ce conteneur au milieu d'autres non-personnes. On nous avait attirés avec une vague offre de boulot payé au noir, puis parqués comme des chiens et traités comme de la vermine. Dans les ténèbres, cette fille m'avait empêché de frapper l'homme qui nous avait jetés ici. J'avais failli la frapper elle, à sa place.

« Non. Je sais déjà ce qu'ils ont prévu. Ils nous considèrent comme des déviants. S'ils t'identifient comme violent, ce sera pire pour toi.

— Des déviants ? Mais putain, ça veut dire quoi ? »

Les mains s'étaient resserrées autour de mes poings. « Ça veut dire qu'il faut être plus intelligent qu'eux, avait murmuré la fille. Tu as déjà joué à des jeux, n'est-ce pas ? Des immersives ?

— Oui, avais-je menti.

— C'est pareil. Tu gardes le silence, tu apprends les règles, tu fais ce qu'il faut quand il faut. Si on se débrouille bien, on gagne la partie. Compris ?

— Non.

— Tu veux apprendre ?

— D'accord. »

Les mains s'étaient déplacées, l'une ouverte, tendue vers moi. On s'était salués en mêlant notre sueur. « Je m'appelle Dee.

— Carlos. »

Elle m'avait attiré contre elle, j'avais senti son souffle dans mon oreille. « Je te couvre, tu me couvres. »

Elle avait tenu parole. Dee m'avait appris comment survivre à cette effarante « solution » trouvée par les gov-corps pour résoudre le problème des non-personnes qui salissaient les rues : l'enfer des camps de rééducation. Le premier jour, les gardiens nous avaient martelé qu'on avait de la chance. Qu'ils nous offraient la possibilité de réintégrer un jour la société, que cette place nous rendrait nos droits. Ils évitaient de mentionner que ces droits étaient à la discrétion de ceux qui nous achèteraient à la fin de notre peine. On nous triait, on nous assignait une valeur. Contractée pendant notre emprisonnement, notre dette était calculée avec précision.

Ces camps n'étaient que des prisons monétisées de façon plus créative. Chaque aspect de notre vie était pesé, mesuré, contrôlé. Nos activités. Notre nourriture. Notre programme éducatif. Et plus tard, ce que nous pensions, ressentions. La vie se résumait à nos cellules ou aux machines, aux espaces d'apprentissage virtuel (encore aujourd'hui, mes cheveux se hérissent sur ma nuque quand j'y repense).

Toutes les portes donnant sur l'extérieur étaient grandes ouvertes. Pas besoin de les verrouiller. Chaque matin, on quittait nos cellules individuelles, les gardiens nous faisaient longer les fenêtres jusqu'à la cafétéria, pour bien nous faire comprendre ce qu'il y avait, dehors.

Des kilomètres et des kilomètres de désert. Aride et nu. Une terre polluée, ravagée par les industries abandonnées au siècle précédent, impossible à nettoyer. Des dizaines de drones emplissaient le ciel plombé, patrouillant dans l'espoir d'une tentative d'évasion, le tout financé par le genre de personnes qui cherchaient des humains à vil prix pour alimenter leurs bordels, leurs laboratoires ou n'importe quel autre usage sordide.

On nous le répétait chaque jour, que nous avions de la chance. Que nous étions assez malins pour être entraînés, assez forts pour prendre les médicaments qui nous permettraient d'encaisser dix années d'éducation et d'entraînement en moins de deux ans. Ouais. Petits veinards.

Dee avait raison. Vivre dans un camp de rééducation était comme un jeu en immersive, avec des règles claires. Maigre consolation, la seule façon d'en réchapper consistait à nous rendre trop utiles ou trop rentables pour finir dans ces atroces laboratoires sur lesquels on entendait toutes sortes de rumeurs. Nous quitterions cet enfer avec une dette monstrueuse. Après avoir prouvé notre valeur, il fallait rembourser l'entraînement qui nous avait permis de révéler enfin notre vrai potentiel. Mais comme le disait Dee, nous pourrions au moins jouir d'un peu de liberté au terme de notre contrat. Dee était si dure, si pragmatique.

Je me fais sûrement des idées. Rien n'a changé, entre elle et moi. Je fais une petite crise de parano. Ce journos m'a mis sur les nerfs.

Mais non, ça ne colle pas. Je vérifie mon raisonnement, je traque les failles, les suppositions non étayées. Et j'arrive à la même conclusion : Dee m'interviewe. Pour quelqu'un d'autre.

« Arrête le transporteur.

— Pourquoi ? Je ne vois aucun...

— Arrête-moi ce putain de transporteur, Dee ! »

Les pneus dérapent, elle coupe le moteur. « Quoi ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne m'as jamais parlé de tout ça, avant, et on se connaît depuis un bon bout de temps. Il y a cinq ans, tu n'as même pas mentionné l'anniversaire à la con qu'ils avaient concocté aux actus pour les trente-cinq ans du décollage. Ce jour-là, on s'est retrouvés en ligne et on a dégommé tout un tas de saloperies.

— Écoute...

— Alors, tu m'invites ici, pile au moment où ils ressortent leurs conneries sur la capsule, tu m'offres un havre de paix sur un serveur public. Tu n'as pas les moyens de te payer ça, Dee, sauf si tu t'es mise dans une sacrée merde, et tu ne vas pas prendre le risque d'une petite croix noire dans ton dossier.

— Carl, tu...

— Et tu me poses des questions de journos, pendant que le jeu t'offre une petite pause bien pratique en plein milieu de l'action. Je vais avaler ça ? Vraiment ? C'était plutôt malin, j'admets. Pas d'intrusion dans ma vie privée, non. Pas la peine de triturer quoi que ce soit dans mes comptes, ça laisserait des traces. Ils se servent de toi pour m'atteindre. À l'ancienne. Rien d'illégal en soi. »

Les épaules de Dee s'affaissent, elle lève la main vers moi tout en détournant les yeux, murmurant, sans doute au bénéfice de celui qui écoute cet échange pathétique. Probablement un journos, ou un documentariste. Ouais, ils essaient toujours de me coincer avec la même rhétorique : « Vous ne tenez pas à la vérité ? »

« Ils veulent juste une interview exclusive, Carl. Ça ne concerne pas la capsule. C'est sur Alejandro, sur le Cercle. Une seule interview, et ce serveur t'appartient jusqu'à la fin de tes jours – vie privée garantie, aucune pub, tous les jeux que tu veux. »

Je préfère en rire pour éviter des mots plus blessants. Je n'ai jamais parlé d'Alejandro à Dee, encore moins du Cercle. Aucun risque que j'en parle un jour à de parfaits inconnus. « Dis-leur d'aller se faire foutre. »

Les yeux de Dee s'agitent, comme si elle fermait une boîte de dialogue, puis elle retire son casque. « Carl, dit-elle en posant la main sur mon bras, leur contrat stipule que le film définitif te sera soumis avant diffusion. C'est la meilleure façon de faire enfin entendre ta voix au milieu de tout ce délire. Tu ne peux pas passer ta vie à fuir. Cela ne fait que renforcer leur intérêt pour toi. Tu ne comprends pas ?

— C'est toi, que je ne comprends pas. » Ma voix se brise, je détourne les yeux, à nouveau submergé par la vieille amertume de la trahison.

« Ceux-là sont différents. Tu contrôleras le contenu de ce qu'ils mettront en ligne.

— Je contrôle déjà mon existence. Je choisis mes interlocuteurs. Ça ne regarde pas ces enfoirés. » Je m'écarte d'elle. « Je n'oublierai pas. Fin du jeu, sortie. »

3.

Sitôt que je réintègre mon corps, j'ignore les recommandations de MonMed qui m'ordonne de rester allongé pendant au moins soixante secondes avant de m'asseoir. Un bref vertige m'emporte, doublé d'une impression résiduelle de déconnexion. J'ai les mains et les pieds qui tremblent, comme engourdis.

Je te couvre, tu me couvres.

J'éprouve une douloureuse sensation de vide dans la poitrine, comme si on y avait ôté quelque chose d'essentiel. Après toutes ces années, je pensais que Dee me couvrait toujours – la seule personne au monde, littéralement, que je considérais comme une authentique amie. Tristesse et autoapitoiement se muent en colère, un sentiment hélas plus familier. Je m'attendais à quoi ? Le monde est ainsi fait. Quel idiot d'avoir cru le contraire.

« Allez, me dis-je. Debout. Qu'elle aille se faire foutre ! Qu'ils aillent tous se faire foutre ! » Je ferme les yeux, cherchant tout au fond de moi une nouvelle forme de confiance, l'étrange satisfaction de savoir que Dee a elle aussi suivi le chemin de mon père, d'Alejandro, d'eux tous. « Je n'ai pas besoin d'eux », je murmure.

Je prends le temps de regarder autour de moi, veillant à retrouver mon équilibre. Quand ma cervelle est enfin synchronisée avec la réalité, je gagne la cuisine. Il me faut une activité concrète, capable d'absorber au moins en partie ce surplus d'émotions inutiles. Je ne fais que refouler toute cette

saloperie, bien sûr. Mon superviseur psy me fera la leçon, mais, bordel, qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Casser des trucs, pleurer ou en parler à un professionnel ne changera rien à la trahison de ma meilleure amie.

J'attrape quelques dés de bœuf dans le congélateur, les dispose dans le micro-ondes. « Décongélation », dis-je, abandonnant la machine à sa tâche pour préparer les légumes.

Mon ex choisirait cet instant précis pour se plaindre. « Pourquoi on n'irait pas à La Casa ? On mangerait tout ce qu'on veut pour un dixième du prix.

— De la nourriture imprimée. » Ma réponse lancerait une nouvelle dispute.

« Mais t'as quoi contre la nourriture imprimée ? Arrête de jouer les hommes des cavernes, Carl.

— Non. Si tu tiens à manger avec moi, on mange de la véritable nourriture. »

Ça n'aurait jamais fonctionné, de toute façon. Elle était super quand on faisait des trucs ensemble – danser, simplonger, n'importe quelle activité susceptible de la noyer d'adrénaline. Mais pendant les moments de calme, le gouffre qui nous séparait prenait tout son sens. Elle faisait des blagues que je ne saisisais jamais. Je n'avais tout simplement pas eu le même genre de vie qu'elle, nos différences étaient trop profondes. Adolescente, ses plus graves problèmes tournaient autour des petits copains et des études entre deux coupures de courant, à l'époque des Grandes Émeutes. Moi, j'étais au Cercle, je trimais aux champs, à l'autre bout du monde, je faisais semblant de prier. Elle avait grandi pendant la transition entre la pseudo-démocratie et la néoliberté, vivant en direct les crises successives causées par le passage de la gouvernance d'État au management gov-corp. J'étais dans une secte religieuse, un cocon. Comment nous comprendre ?

« Qui es-tu, Carl ? Vraiment ? » m'avait-elle demandé lors de notre rupture. Elle avait mentionné un article me concernant, lu sur un quelconque fil d'actu. « Tu n'arrêtes

pas de me dire que tu n'es pas celui qu'on décrit, mais dès que j'essaie d'en savoir plus, je découvre d'autres trucs... »

Je lui avais claqué la porte au nez après l'avoir chassée de mon appartement. J'avais mal géré, oui. Mais comment nier mon soulagement quand le silence avait repris ses droits ? Et je ne peux pas dire qu'elle m'ait beaucoup manqué depuis. Je suis ravi qu'elle ait signé le contrat de confidentialité, en revanche. Rien de ce que nous avons fait ensemble n'a jamais fuité sur les réseaux. Personne ne peut savoir à quel point je me suis mal comporté avec elle. Ces enfoirés de journos en auraient fait leurs choux gras.

Je serre trop le manche du couteau. J'inspire un grand coup, puis soupire doucement. Pourquoi penser à elle ? Entre notre incompatibilité et le changement apporté à mon contrat deux ans après notre séparation, c'était fichu d'avance. À l'époque, les entreprises suivaient une norme fondée sur un algorithme social recommandant de laisser les actifs nouer des rapports amicaux ou amoureux. Pour limiter les problèmes psychologiques à court et moyen terme, un truc du genre. Par la suite, nos propriétaires ont décidé qu'il était moins coûteux et moins risqué d'autoriser les actifs à accéder aux jeux en ligne, où ils pourraient avoir des rapports virtuels. Cela stimulait les mêmes zones du cerveau tout en évitant les problèmes posés par un actif amoureux fou. Solution miracle. Seules les personnes libres pouvaient accoucher d'une pareille idée.

Mon contrat m'avait toujours interdit la cohabitation à temps complet, comme on dit. Une phrase très corporate, très soignée, interdisait amour, sécurité, amitié et toute velléité de pester contre les termes du contrat. Ce qui finit toujours par se produire. Et ce n'est que la première d'une cinquantaine de clauses précises détaillant quantité d'autres choses auxquelles je n'ai pas droit. Avoir des enfants. Discuter de mon contrat avec qui que ce soit, à part mon propriétaire ou son représentant. Devenir propriétaire... la liste est longue.

Je ne la regarde même plus. J'ai cessé de me complaire dans l'autodestruction émotionnelle. Mais aujourd'hui,



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI
le 7 janvier 2018.

Dépôt légal : février 2018.
EAN 9782290153697
OTP L21EDDN000917N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion